



HAL
open science

Nouakchott et Khartoum, villes-capitales en périphérie du monde arabe : instruments du pouvoir, instruments de mémoire

Armelle Choplin

► **To cite this version:**

Armelle Choplin. Nouakchott et Khartoum, villes-capitales en périphérie du monde arabe : instruments du pouvoir, instruments de mémoire. P.-R. Baduel. Chantiers et défis de la recherche sur le Maghreb contemporain, Karthala, pp.355-370, 2009. hal-00411087

HAL Id: hal-00411087

<https://hal.science/hal-00411087>

Submitted on 25 Aug 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nouakchott et Khartoum, villes-capitales en périphérie du monde arabe : instruments du pouvoir, instruments de mémoire

Armelle CHOPLIN

Nouakchott et Khartoum : voilà deux capitales situées aux marges du monde arabe à partir desquelles nous entendons démontrer combien l'espace urbain, et en particulier la première ville du pays, joue un rôle primordial dans la construction politique d'un État. La capitale sert en effet le pouvoir en ce sens où elle accompagne les vellétés géopolitiques des divers régimes qui se succèdent.

La Mauritanie et le Soudan partagent cette particularité d'être à cheval entre le monde arabe et l'Afrique noire. Cette situation à la fois charnière et périphérique pose problème aux dirigeants. Depuis les années 1970, ces derniers cherchent à s'affirmer sur la scène internationale, et plus précisément à entrer dans le concert des nations arabes. Pour ce faire, ils mènent des politiques d'arabisation dont les capitales se font les relais et fabriquent ainsi idéologiquement ce support spatial. Plus que jamais, dans ce contexte de quête identitaire et de légitimité politique, ils s'attachent à soigner la symbolique urbaine et à choisir les messages que la ville est susceptible de renvoyer tant au sein du territoire national qu'à l'extérieur. Ils tentent d'orienter (vers le nord) l'identité urbaine, et par extension l'identité nationale du pays à l'heure où la population est désormais majoritairement urbaine. La capitale leur sert de prisme matériel à travers lequel faire valoir l'identité culturelle choisie.

Ce parti pris ne va pas sans poser problème dans la mesure où les deux capitales abritent une forte population qui ne peut être considérée comme « arabe » aux yeux des détenteurs du pouvoir.

Nouakchott, ville créée *ex-nihilo* en 1957 et par conséquent dépourvue d'une quelconque profondeur historique, s'est au fil des années muée en instrument de mémoire au service de la population maure qui détient le pouvoir. Et pourtant, la Mauritanie n'est pas le pays des seuls Maures. *De facto*, la forte communauté négro-mauritanienne qui y réside, originaire du sud du pays, ne se reconnaît nullement dans cette identité urbaine prédéfinie. Cette dernière semble d'ailleurs fortement remise en cause depuis que la Mauritanie accueille de plus en plus de subsahariens qui s'y installent en vue de travailler et de profiter de son embellie économique liée au pétrole.

Pareillement, Khartoum est présentée comme une ville arabo-musulmane et plus encore comme la capitale des islamistes depuis que la junte militaire de

Nouakchott et Khartoum, villes-capitales en périphérie du monde arabe

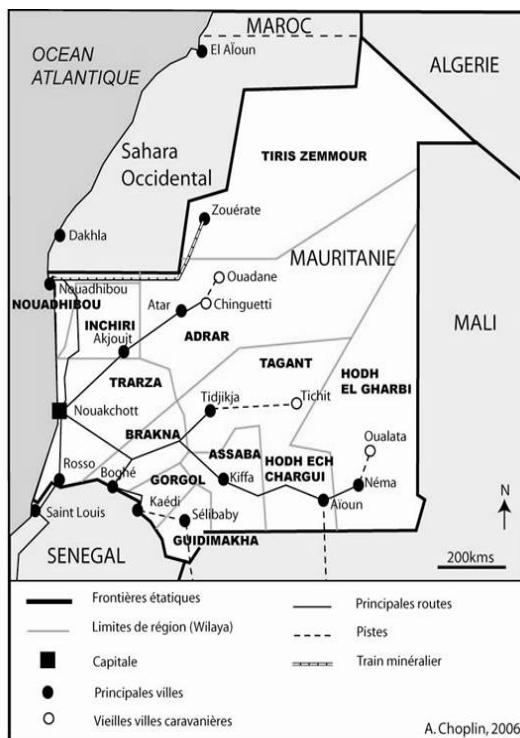
Omar al-Beshir a pris le pouvoir en 1989. Les projets urbanistiques se sont progressivement transformés en outils de la politique islamiste alors même que la capitale est devenue un refuge pour de nombreux sudistes non musulmans qui tentaient d'échapper à la guerre civile qui sévissait jusqu'en 2005 dans les parties septentrionales.

Autrement dit, les choix politiques « arabisants » s'avèrent en contradiction avec les origines des habitants, ce qui ne manque pas de susciter de vives réactions de leur part. Il s'agira de voir comment ces derniers fabriquent également leur ville à travers leurs pratiques, leurs représentations spatiales. Ils bricolent au quotidien cet espace urbain au point de l'éloigner progressivement de l'archétype de la capitale arabe, telle qu'elle fut idéalement rêvée par les dirigeants. Notre propos tentera de mettre en lumière cette distorsion entre les logiques politiques et les dynamiques sociales qui s'expriment, se confrontent et parfois se complètent également en milieu urbain.

Carte n° 1. Le Soudan



Carte n° 2. La Mauritanie



Orienter l'identité urbaine, un objectif « capital »

À l'heure de l'indépendance, dans les deux pays se pose la question de l'identité nationale ; question sensible s'il en est dans la mesure où ces nouveaux États sont à la jonction de ce qu'il est convenu d'appeler deux « aires culturelles », espace à la fois de « continuités et ruptures » (E. Grégoire, J. Schmitz, 2000). Or, dès le départ, construire la nation, autrement dit un ensemble socialement et culturellement cohérent, ne va pas de soi car il y a inadéquation entre territoire et groupes ethniques. En effet, au Soudan comme

1. Notons que les stratégies des Britanniques et Français divergeaient. En 1898, les premiers s'emparent de Khartoum qu'ils vont investir en vue d'imposer leur domination, surtout dans la partie nord du pays, tandis qu'ils délaissent le sud du pays. En Mauritanie, la situation est inverse : à partir de 1905, le territoire mauritanien est administré depuis Saint-Louis du Sénégal, capitale de l'AOF. Les Français se montrent peu enthousiastes à l'idée de conquérir ce vaste espace de nomades situés sur la rive droite du fleuve Sénégal. C'est pourquoi ils concentrent leur occupation le long du fleuve Sénégal. Deux stratégies qui conduisent pourtant à un même résultat : la césure entre le nord et le sud du pays.

en Mauritanie, les colonisateurs britanniques et français ont consacré l'isolement entre les deux composantes du pays, en administrant différemment le nord arabo-musulman du sud « africain »¹. Par ailleurs, ils ont désigné l'ethnie « arabe » pour prendre la tête du pouvoir. De fait, au Soudan, pays constitué de 57 ethnies et pas moins de 570 groupes tribaux aux confessions religieuses différentes, parler de nation est une gageure (M. Lavergne, 1989). En Mauritanie, le challenge n'est pas moins grand dans ce vaste territoire où s'interpénètrent nomades maures et sédentaires et pasteurs négro-africains².

Face à ces configurations complexes, conférer une identité à la capitale, attribut de la souveraineté, est une condition *sine qua non* de l'existence de ces nouveaux États. En tant que place centrale, la ville primatiale est chargée de rendre compte des aspirations politiques, des marques d'appartenance culturelle des États, qu'elles soient réelles ou imaginées. L'espace urbain est dès lors réquisitionné : au fur et à mesure que les deux États s'affirment dans le concert des nations arabes et gagnent en assurance, ils formulent un projet clair pour la capitale. Khartoum et Nouakchott s'imposent peu à peu comme les relais de cette arabilité. Dans une autre perspective, s'intéresser aux deux capitales permet encore aux dirigeants de s'affranchir du modèle urbanistique imposé par les colonisateurs³. Selon cette volonté d'émancipation, la planification étatique est importante : les programmes de développement urbain, parfois violents, se succèdent comme autant de marque de la souveraineté nouvelle qui se manifeste avant tout par le rejet de l'Occident et la glorification de l'arabilité. Toutefois, signes de conceptions divergentes de l'arabilité, ces villes empruntent deux trajectoires urbaines.

Nouakchott : de la capitale trait d'union à la « capitale des nomades » (maures)

Au départ, le premier président mauritanien, Moktar Ould Daddah, tente le compromis en présentant son pays comme un trait d'union entre le Maghreb et l'Afrique noire. Suivant cette orientation, le nouvel État ne peut faire l'économie d'une capitale, d'où la création de Nouakchott en 1957. La capitale doit appuyer la politique du « pays pont ». Cette stratégie se veut pragmatique dans la mesure où les cadres administratifs chargés de construire l'État,

2. La terminologie « négro-africain » renvoie aux populations toucouleurs, peules et soninké de Mauritanie qui se désignent ainsi. On peut encore trouver l'appellation « négro-mauritanien », née d'un mouvement extrémiste noir dans les années 1980. Si au départ cette dernière a une connotation très marquée, les gens l'ont reprise dans le langage courant.

3. Si Nouakchott a été créée au moment de l'indépendance, au point d'en devenir le symbole, elle n'en demeure pas moins une ville pensée et créée par les administrateurs et urbanistes français. Les capitaux nécessaires à sa réalisation étaient d'ailleurs français.

4. Les populations noires du fleuve Sénégal sont formées plus précocement puisque les Français occupent la vallée, ce qui explique la forte représentation des Négro-africains dans l'administration au lendemain de l'indépendance.

transférés du Sénégal, sont majoritairement des Africains originaires de la région du fleuve⁴. En ce sens, le Président Moktar Ould Daddah affirmait en 1959 :

« Nous sommes une nation qui naît. Nous en avons conscience. Faisons ensemble la nation Mauritanienne » et de poursuivre que « cette capitale doit nous aider à nous déterminer en tant que nation, à affirmer une personnalité Mauritanienne résultant de notre double appartenance à l'Islam et à l'Occident, (...) Nouakchott doit être le fondement de cette entité politique de transition que nous essayons de bâtir entre l'Afrique du Nord et l'Afrique Noire et qui s'appelle la Mauritanie ». (J.-R. Pitte, 1977, 157)

Mais, progressivement, Nouakchott s'éloigne de cette image de creuset de la nation en construction. À partir des années 1970, les dirigeants trouvent un moyen de remédier à son absence de profondeur historique et sacralité : ils la présentent comme la capitale des nomades maures, sous-entendus arabes. Cette arabisation de la ville se calque alors sur celle de la société en « quête de ses origines » et qui a pour vecteur l'enseignement, les médias ou bien encore le développement de l'usage du *Hassaniyya* (A. W. Ould Cheikh, 1999, 42 ; 2000, 194). Depuis lors, tout concourt à arabiser l'espace public, ce qui se lit avec d'autant plus de facilité que la ville est jeune. À partir des années 1970-1980, les panneaux signalétiques se multiplient en arabe, l'architecture d'inspiration maghrébine se diffuse, les toponymes choisis sont exclusivement en arabe, principalement en référence aux grands hommes tels que Nasser ou Bourguiba (C. Taine-Cheikh, 1998, 84). Les neuf communes de Nouakchott portent également des noms arabes (Riyad ou encore Arafat). D'autres quartiers se nomment Bagdad, Basra, Kouva et rappellent ainsi l'influence de l'Irak sur la politique intérieure.

Au fur et à mesure que la capitale surgit du sable, les dirigeants remédient au « vide identitaire » en essayant de développer un modèle national de la ville et de l'habiter en milieu urbain. Pour ce faire, ils s'appuient sur des référents existants et tout naturellement se tournent vers les villes maures qui structuraient l'ancien *Bilâd ash-Shinguît*. C'est ainsi que Chinguetti, Oualata, Ouadane, et Tichitt, les quatre vieilles villes, cités bibliothèques et caravansérails, sont prises – pour ne pas dire imposées – comme modèles urbains. Dans ce cadre, Nouakchott doit s'inspirer de ces formes urbaines préexistantes, et en particulier de la vieille ville de Chinguetti, considérée comme la septième ville sainte de l'islam par certaines tribus maures. Si les discours n'ont jamais fait mention d'une tentative d'arabisation délibérée de la capitale, ces choix politiques de valorisation des vieilles villes maures expliquent néanmoins, dans une certaine mesure, l'image inventée et donnée

5. Cette réinvention de la capitale et la relecture de sa jeune histoire est toujours d'actualité comme en témoigne l'ouvrage publié par le Centre culturel français à l'occasion du cinquantenaire de la ville : Cf. CCF, 2006, *Nouakchott, capitale de la Mauritanie, 50 ans de défis*.

à la capitale ⁵. C'est sur ce modèle, fortement marqué par le nomadisme, qu'elle sera pensée et aucunement sur celui des villes-escales du fleuve Sénégal, qui auraient pu tout aussi bien être prises comme modèle ou bien encore sur les vieilles villes de Aoudaghost et Koumbi Saleh ⁶, ancienne capitale du Ghana dont les vestiges se trouvent sur le territoire mauritanien. Nouakchott, qui autrefois se voulait l'héritière de Saint-Louis, va peu à peu se détourner du sud pour se prévaloir d'être la ville dépositaire de la tradition citadine telle qu'elle a été définie à partir des vieilles cités maures. Depuis ces choix arbitraires, elle est présentée comme la « ville des nomades », la « capitale du désert » peuplée par les anciens bédouins ⁷. Ici, le modèle d'arabité choisi puise ses racines dans la bédouinité tribale et la saharité nomade, comme en témoigne la tente maure (*khayma*), présente dans tout Nouakchott. Cette identité nomade s'est donc imposée comme la marque de fabrique nouakchottoise. Affirmer sans ambages que Nouakchott est une ville de nomades permet au pouvoir en place de définir une identité urbaine, originale, et de se prévaloir d'une (seule) culture.

Khartoum : de la ville arabo-musulmane à la capitale des islamistes

Contrairement à Nouakchott créée sur un terrain présenté comme neutre, la ville de Khartoum est dès la fin du XIX^e siècle marquée par l'arabité, ne serait-ce que par le souvenir du Mahdi ⁸ qui hante les ruelles d'Omdourman avec son immense mausolée. Par ailleurs, une certaine sacralité musulmane se dégage à travers la présence de divers tombeaux de cheikh dispersés dans l'agglomération. Ces lieux saints, réputés pour leurs miracles et régulièrement visités par les pèlerins, participent du rayonnement arabe de la ville et viennent conforter son identité arabo-musulmane. Par ailleurs, la ville porte en elle l'arabité qui se retrouve dans les toponymes exclusivement en arabe et en référence au monde arabe. Pour rappel, la place centrale de Khartoum se nomme Souk el-'arabi (souk arabe). Rares sont les toponymes en anglais contrairement à Nouakchott qui conserve une forte empreinte de la langue du colonisateur.

Ainsi donc, dès les premières heures, Khartoum est pensée comme la ville des seuls arabo-musulmans. Il n'est ici nullement question d'en faire la ville du brassage, mais plutôt le point d'appui à la politique d'islamisation et d'arabisation du Sud afro-chrétien. L'arrivée des islamistes au pouvoir vient

6. L'Empire du Ghana se met en place à l'ouest et rayonne du VII^e siècle au XII^e siècle depuis sa capitale Koumbi-Saleh située aux portes du Sahara. Aoudaghost fut également une grande ville jusqu'au XIV^e siècle. Les ruines se trouvent au centre de la Mauritanie, à proximité de Tamchakett (région du Hodh el-Gharbi)

7. Ces termes de « bédouinité » et de « bédouin » (de la racine arabe *badawi*, qui désigne le nomade) renvoient généralement aux peuples nomades de la péninsule Arabique. Nous les employons ici parce que les Maures, eux-mêmes, se désignent par l'appellation « bédouin ».

8. À la fin du XIX^e siècle, un Soudanais, Muhammad Ahmed Ibn Abdallah prend le titre de Mahdi, et avec ses fidèles, encerclent Khartoum alors occupée par les Britanniques du Général Gordon. En s'opposant au condominium égypto-britannique, il met la ville à sac en 1885. La Mahdiyya désigne donc cette période de rejet de l'occupant britannique et la mise en place d'un État théocratique qui a pour capitale Omdourman, symbole de la ville arabo-musulmane par opposition à Khartoum située sur l'autre rive du Nil.

confirmer cette idée. A partir des années 1990, les nouveaux dirigeants font main basse sur l'espace public et rapidement, l'instrumentalisation de la capitale revêt une toute autre dimension. À cette époque, des versets coraniques et des pancartes faisant la promotion du voile sont affichés dans les grandes artères, les mosquées se multiplient, y compris au sein des infrastructures publiques (universités, ministères, administrations...), les appels à la prière rythment la vie des musulmans et non-musulmans (Adil Mustafa Ahmed, 2000). Les propriétaires de boutiques (*dukkân*) sont obligés de peindre les portes en vert, couleur de l'islam, et de fermer le vendredi durant la prière sous peine de voir leurs commerces saccagés par la police en cas de refus. Les influences islamiques se lisent encore dans les noms de rues, rebaptisées pour certaines avec l'arrivée des extrémistes. La ville sombre dans la « martyrologie », valorisant ceux qui sont morts pour le peuple soudanais arabo-musulman, en leur dédiant noms de rues et monuments. La nouvelle idéologie politico-religieuse a bien une traduction spatiale. Plus récemment, l'idée que depuis Khartoum doit s'épanouir l'identité arabe a trouvé son expression dans la manifestation « Khartoum, capitale culturelle arabe en 2005 », lancée sous l'égide de la Ligue arabe. Pour l'occasion se sont tenus de nombreux événements (salon du livre, concerts de musique, exposition de peinture...) qui, tous, glorifiaient la culture arabe. D'immenses panneaux, reprenant en arabe des versets du Coran, ont envahi la ville pour célébrer cette grande entreprise :

« O Hommes, nous vous avons créé d'un mâle et d'une femelle et nous vous avons partagé en peuples et tribus pour que vous vous connaissiez entre vous » (Sourate XLIX, verset 13) ou encore « Allons vers les valeurs et coutumes de la religion » [sous-entendu de l'islam].

À partir des années 1990, faire de Khartoum la capitale des islamistes devient un véritable projet national, ce qui se retrouve non seulement de façon visible à travers la multiplication de signes dans l'espace public mais au sein même de la morphologie urbaine.

En tant qu'instance de légitimation du pouvoir, la capitale reprend donc les théories hégémoniques des régimes en place, et appuie leurs réorientations politiques. Dans le cas de la Mauritanie et du Soudan, les gouvernements successifs expriment un besoin géopolitique de se rattacher au monde arabe : la capitale porte une charge symbolique forte en matérialisant les politiques d'arabisation. Mais ces choix s'opposent avec la configuration même de ces pays multiethniques qui renferment des identités plurielles. Ils seront d'ailleurs rapidement entravés et remis en cause par l'arrivée de populations non arabes.

Des villes « refuges » pour des populations non arabes

Au-delà de ces discours arabisants, Nouakchott et Khartoum sont avant tout des villes, autrement dit des espaces habités qui présentent des

fonctionnements qui leur sont propres, liés aux populations qui les composent. Contrairement aux attentes des gouvernements, et de façon quelque peu paradoxale, l'accroissement de population non arabe transforme profondément cette vision idéelle de la capitale.

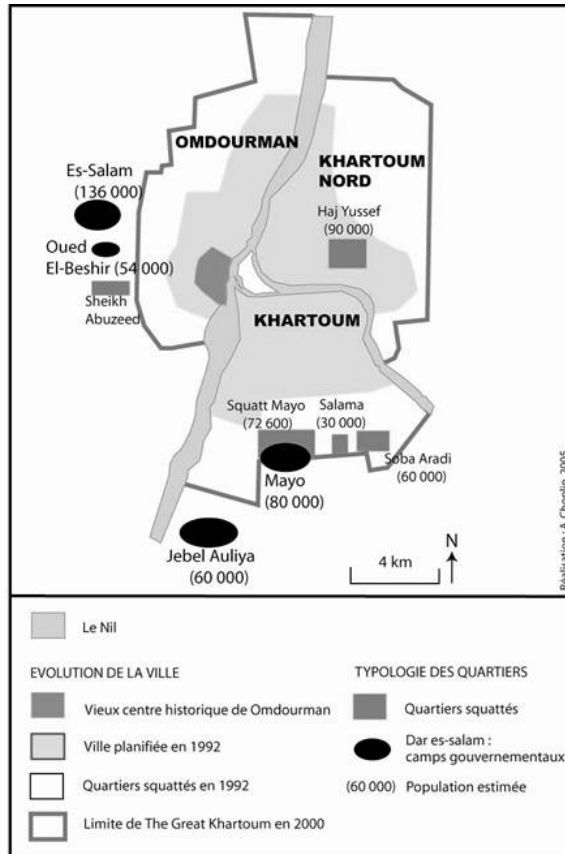
En effet à partir des années 1970, le Soudan et la Mauritanie sont frappés par la sécheresse qui pousse massivement les gens vers la ville. Une grande partie de ces migrants ruraux provient des régions septentrionales. À cela s'ajoutent d'autres flux liés à des conflits ou à des migrations qui s'inscrivent sur de plus vastes distances.

Au Soudan, une guerre peut en cacher une autre

Aux réfugiés des sécheresses qui sévissent au Soudan s'ajoutent encore les réfugiés originaires des pays voisins en crise. En 1989, R. Marchal rappelle qu'il y a 13 millions de réfugiés dans le monde, 4 millions en Afrique et plus d'un million au Soudan (1989, 575). Au vu de la situation politique soudanaise de ces quarante dernières années, on a bien du mal à croire que ce pays soit une « terre d'asile » (*Ibid.*). Et pourtant, le Soudan est une zone refuge pour tous les étrangers qui ont fui la guerre (Érythréens, Éthiopiens, Tchadiens, Ougandais, Zaïrois...). Outre les 100 000 réfugiés étrangers, la capitale se veut encore un refuge pour les populations du Sud qui fuient la guerre civile opposant Nord et Sud Soudan. Lors de la première guerre civile, de 1955 à 1972, il n'y a pas d'afflux massif. C'est la seconde guerre civile, qui reprend en 1983, qui marque le début des véritables flux forcés des Sudistes vers la capitale. Beaucoup plus meurtrière, accompagnée de raids aériens fréquents, elle oblige les gens à fuir, par défaut, vers Khartoum. Les sudistes gagnent les périphéries de la capitale, devenues des excroissances d'un cancer qui se généralise et ronge l'intégrité nationale. Actuellement, la capitale hébergerait 2 millions de déplacés, soit le tiers des habitants de Khartoum.

Face à cet afflux massif de population – non arabe et non musulmane pour une partie d'entre elles – et à la multiplication de quartiers illégaux, le gouvernement développe une politique urbaine directement inspirée de l'idéologie islamiste, qui lui permet d'évincer du centre-ville les sudistes jugés non assimilables à la culture arabo-musulmane dominante. En vue « d'accueillir » ces déplacés, des camps sont érigés en périphérie : les Dar Es-Salam (ou Villes de la Paix, carte 3). Ces quatre camps abriteraient aujourd'hui plus de 300 000 personnes, selon les ONG sur place, soit 10 % des déplacés de la capitale. Dans le même temps, afin de gérer ces occupations illégales, l'État trouve une solution, pour le moins radicale, pour faire face à la multiplication des quartiers illégaux : la politique du bulldozer (M. Lavergne, 1999). Celle-ci sera légalisée en 1990 et est toujours d'actualité. Entre 1990 et 2000, pas moins de 67 expulsions et interventions de bulldozers ont eu lieu, soit près de 630 000 personnes déplacées (selon les estimations de M.-A. Pérouse de Montclos, 2001, 24-25).

Carte n° 3. The Great Khartoum : camps et squatts



Source : El-Bushra, Hijazi, *Geojournal*, 1995, M. Lavergne, 1999, Chiffres UNICEF, 2004.

Ainsi, sous couvert de faire un sort aux quartiers insalubres se cachent en réalité des volontés ségrégationnistes et ethnicistes, devant permettre d'éloigner les individus indésirables dans la capitale arabo-musulmane (S. Bannaga, 1992). La ville de Khartoum n'est donc pas triple mais bien quadruple, dissimulant avec difficulté sa ceinture périphérique de déplacés (*The black belt of Khartoum*). La planification urbaine s'est donc muée en véritable instrument de violence.

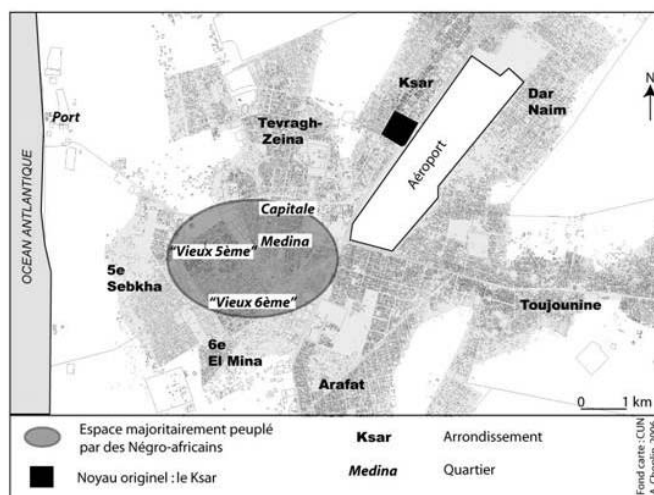
Nouakchott : point de chute et espace de transit

En Mauritanie, la sécheresse va complètement déstabiliser le pays et le système urbain, puisque les nomades, désormais sans ressource, gagnent massivement la capitale. Tous les plans d'urbanisme sont mis à mal : alors que l'on tablait sur 8 000 habitants pour 1970, Nouakchott en compte déjà 70 000.

Nouakchott et Khartoum, villes-capitales en périphérie du monde arabe

À partir de 1975, le Ksar et la Capitale se rejoignent dans le tissu urbain et depuis lors, la ville ne cesse de croître : 400 000 habitants en 1990, puis 800 000 au tournant du siècle. Devant pareil afflux, l'État décontenancé fait preuve de souplesse, pour ne pas dire de laxisme, en laissant l'habitat informel (*kebbe* et *gazra*) s'immiscer dans les moindres interstices (A.-M. Frérot, S. A. Mahboubi, 1998, 38). Dans les années 1980, ces quartiers informels représentent jusqu'à 40 % de l'habitat. Spontanément, en arrivant dans la capitale, les migrants rejoignent des membres de leurs familles ou de leurs tribus, se regroupant sur le mode communautaire. Depuis les années 1990, il semblerait que cette communautarisation se soit accentuée au point d'aboutir à la mise en place de quartiers à dominante ethnique. Il existe en effet en plein cœur de Nouakchott des quartiers peuplés quasi exclusivement de populations noires – le 5^e et le 6^e arrondissements, les médinas et la partie sud de la capitale (Carte 4). Il semblerait que les populations maures qui résidaient auparavant dans ces quartiers les aient quittés et auraient vendu leurs biens à des populations négro-africaines (A. Choplin, 2005). Cette ethnicisation de l'espace serait à rapprocher des événements de 1989⁹, qui ont entraîné un contexte de tensions et d'affrontements entre les Maures et les Négro-africains. Suite aux orientations pro-arabes du gouvernement, les populations négro-africaines marginalisées auraient opté pour un repli significatif dans ces quartiers de la ville.

Carte 4. Vers la communautarisation de l'espace nouakchottois



9. Sénégalais et Mauritiens appellent pudiquement les « événements de 1989 » les affrontements qui se sont produits le long du fleuve et se sont étendus dans les villes des deux pays. À partir de problèmes fonciers, la situation a dégénéré en un véritable conflit ethnique. Les Sénégalais de Mauritanie ont été chassés et réciproquement, les Mauritiens présents au Sénégal furent expulsés. Pour plus d'informations sur cette période, se référer à P.-R. Baduel (1989).

Le changement est alors radical puisque dans les années 1960, ces quartiers qui accueilleraient les nouveaux arrivants faisaient montre d'un grand cosmopolitisme. Si ce dernier demeure, la donne a néanmoins changé : le cosmopolitisme ne s'exprime plus en des termes maure/négro-africain mais négro-africain/immigré subsaharien car ces quartiers sont aujourd'hui fortement occupés par les étrangers. Ces derniers, notamment des Sénégalais, Maliens ou Guinéens ont toujours été présents dans ces quartiers, mais leur proportion s'est considérablement accrue ces dernières années – conséquence de la réactivation des relations transsahariennes par des flux migratoires en direction du nord (L. Marfaing, S. Wippel, 2003). Sur cet itinéraire, la capitale et plus encore Nouadhibou, deuxième pôle urbain du pays, s'imposent comme des villes de transit pour les migrants subsahariens qui entendent gagner l'Europe. Début 2006, de nombreux clandestins ont embarqué à bord de pirogues le long des côtes et en direction des îles Canaries. L'Union européenne a rapidement réagi, renforçant le contrôle des frontières mauritaniennes. Par conséquent, ces candidats au passage se retrouvent bloqués, ne pouvant aller plus au nord. Les migrants d'hier sont devenus les immigrés d'aujourd'hui et finissent par s'installer durablement dans les villes, faisant du Sahara un « espace de migration par défaut » (O. Pliez, 2003). À eux s'ajoutent de nombreux étrangers des pays voisins, venus travailler pour des périodes plus ou moins longues, et qui alimentent les flux de main-d'œuvre de proximité. Au final, selon les autorités, la Mauritanie compterait 180 000 ressortissants subsahariens sur son territoire ¹⁰.

Les deux capitales ont été fortement transformées ces vingt dernières années suite à l'arrivée massive de populations non arabes, lesquelles participent également de la fabrique urbaine.

Urbanité reconfigurée : des citoyens acteurs de la fabrique urbaine

Dès lors, face à la production urbaine institutionnelle s'exprime une autre forme de production, celle des habitants que l'on peut qualifier de production informelle, par le bas (P. Signoles, G. El Kadi, R. Sidi Boumédine, 1999). En leur laissant des espaces d'autonomie, la ville permet aux citoyens de s'opposer au modèle de la ville imposé et de développer des dynamiques spontanées. Parce que l'État n'a pas les moyens de contrôler totalement cette capitale, les habitants (re)construisent également leur ville dans la quotidienneté des échanges qu'ils y nouent. En cela, la capitale n'est pas seulement une utopie ou encore une

10. Ce chiffre est à nos yeux surestimé et mérite d'être analysé avec circonspection car les autorités mauritaniennes ne distinguent pas les immigrés installés depuis longtemps des migrants en route vers l'Europe. Nous pensons que les étrangers seraient 20 000 à Nouadhibou, soit 20 % de la population, et autour de 100 000 à Nouakchott, soit 12 % de la population. Pour plus d'informations sur le phénomène migratoire en Mauritanie, voir C.O. Ba et A. Choplin (2005).

idéologie politique, elle est une forme spatiale vécue, une ville habitée, qui sécrète des dynamiques sociales qui lui sont propres. Indéniablement, ces deux villes sont influencées par la culture arabo-musulmane, mais ne peuvent être enregistrées sous ce seul angle. Elles portent également le sceau des diverses populations noires qui les habitent et produisent leur urbanité.

Nouakchott, à la croisée des urbanités

Nouakchott se trouve radicalement recomposée par l'arrivée des populations immigrées subsahariennes qui ont tendance à élire résidence dans les quartiers principalement peuplés de Négro-mauritaniens. Cette préférence géographique s'expliquerait par la discrimination qu'ils peuvent ressentir dans les autres parties de la ville. Ils s'installent dans les 5^e et 6^e arrondissements non parce que l'immobilier y est moins cher ou le quartier plus agréable, mais bien parce qu'aux yeux des migrants ces quartiers constituent un espace refuge dans lequel il est aisé de communiquer et avec lequel il est possible de s'identifier. En effet, les migrants font une association implicite entre eux et les Négro-mauritaniens, avec lesquels ils peuvent physiquement se confondre. L'installation de Subsahariens a pour conséquence de renforcer le regroupement ethnique, qui se met en place subrepticement depuis les années 1990. Les migrants ne reconfigurent pas la morphologie, pas plus que la physionomie de Nouakchott, par contre, leur présence essentiellement confinée aux quartiers populaires (5^e et 6^e arrondissements, médinas) transforme cet espace déterminé. Ils agissent sur des morceaux de ville, des micro-territoires urbains (marché, église, garage...) qu'ils appréhendent selon leur urbanité et finissent par s'approprier. En se greffant sur les populations du Sud mauritanien, les migrants subsahariens introduisent ou réactualisent certaines marques culturelles. Le brassage est de nouveau d'actualité et invite à repenser l'urbanité même de la ville de Nouakchott. Ils investissent la rue, créent ainsi un quartier animé et produisent finalement de la ville, leur propre ville. Les pratiques et représentations de ces populations auraient pour conséquence de réveiller les substrats d'africanité, inhérents à Nouakchott, mais que l'on a cherché à dissimuler de façon malhabile durant les trois dernières décennies. Ces nouveaux comportements spatiaux ne sont pas limités aux seuls quartiers noirs de la ville. Ils se diffusent dans l'ensemble de l'agglomération ; les Maures (re)découvrent la vie en ville aux côtés des populations du Sud. À partir de ces rencontres, les identités sont reformulées : elles sont le résultat de la quotidienneté de la vie urbaine et laissent entendre que les territoires s'articulent entre eux. Les changements d'habitudes de consommation, et en premier lieu celles liées à l'alimentation, sont particulièrement visibles (le couscous a été supplanté par le riz au poisson). Tout aussi surprenantes sont les évolutions linguistiques : la présence de migrants anglophones et la généralisation du Wolof entraînent de nouvelles expressions – le *Salam Aleikoum* est désormais suivi du *Fine, Ok, Nice*. Dans les rues des 5^e et 6^e arrondissements, les haut-parleurs des « standards »

(boutiques de cassettes) crachent les musiques rythmées de Youssou N'Dour et Salif Keita, rompant ainsi avec l'austérité régnant traditionnellement. Ces migrants, particulièrement mobiles, invitent à repenser les catégories centres-périphéries, initiant eux-mêmes de la centralité : le « marché 5^e » s'impose aujourd'hui comme une place centrale dans la ville. Cette présence a pour conséquence de rendre plus visibles ces populations noires de Mauritanie installées depuis plus longtemps. Nouakchott semble renouer avec son visage cosmopolite des premières heures. Ainsi, si la coprésence est bien souvent synonyme de distance réciproque et quand bien même chaque groupe se réfugie derrière ses ethnonymes et soi-disant traits culturels, des échanges s'opèrent. L'une des conséquences directes de ce processus serait un ancrage plus méridional du pays à travers certains quartiers de sa capitale qui sont directement connectés avec ceux de Dakar ou de Bamako.

Territorialisation et (re)connaissance de l'autre ?

À Khartoum, l'agencement même de la ville, avec la ségrégation institutionnalisée comme une arme politique, apparaît comme un stigmate de la guerre qui a sévi pendant plus de 20 ans. Les césures sont brutales et les points de jonction entre les différents groupes ethniques demeurent encore rares et timides. Les blessures, trop récentes pour être pansées, se lisent dans l'espace urbain. À une identité seraient assignés des espaces, des positions spatiales précises, comme le remarque E. Denis à Khartoum (2005, 29) : « l'appartenance religieuse et ethnique est transposée dans la propriété du sol avec des gradients centre-périphéries très nets. L'origine et la date d'arrivée déterminent presque sans exception les positions dans la ville [...]. L'ethnicisation extrême des rapports sociaux amène Khartoum à concentrer les contradictions du Soudan dans son ensemble et à les graver dans sa trame foncière ». Au-delà des discours des habitants qui se veulent optimistes et tentent de mettre en avant l'unité du pays, la rupture est visible. Les pratiques urbaines sont plutôt celles du côtoiement, voire de l'évitement, mais relève encore trop rarement de l'échange culturel. Les marges de manœuvre laissées aux Sudistes pour diffuser leur mode d'être à la ville sont restreintes. Les camps, uniformes et sans âme, deviennent carcans. Dans l'esprit de nombreux Nordistes, Khartoum doit demeurer un territoire arabo-musulman. Pourtant, la majorité des jeunes nés à Khartoum, et dont les familles sont originaires du sud et de l'ouest, commencent à s'identifier à cette ville, surtout depuis que le parti sudiste (SPLM) y a été accueilli triomphalement en juillet 2005¹¹. Les jeunes

11. Le 9 juillet 2005, le Dr John Garang, chef du SPLM, a officiellement été accueilli à Khartoum et nommé vice-président du Soudan, devant une foule en liesse, après 21 ans de guerre. Mais, 21 jours plus tard, le 1^{er} août 2005, il décédait tragiquement dans un accident d'hélicoptère. Sa mort brutale a été très mal accueillie par les populations sudistes qui ont réagi violemment, sous le coup de la colère, croyant qu'il s'agissait là d'un attentat. Des conflits ont alors éclaté des deux côtés, mettant la capitale à feu et à sang et causant la mort de 114 personnes et de nombreux dégâts matériels. C'est la première fois en 20 ans de guerre que des affrontements avaient lieu de façon visible dans la capitale. En dépit de ces échauffourées rapidement maîtrisées, les Soudanais croient, ou du moins, veulent encore croire à la mise en place du processus de paix.

sont désormais visibles dans l'espace central de la capitale où ils fréquentent les marchés et lieux de culte. Ils investissent les rues dans la journée et, plus encore la nuit, signes d'une appropriation de l'espace. L'espoir et la paix sont désormais là et laissent augurer un brassage plus manifeste dans les prochaines années car, au-delà de la violence, la coexistence mène vers la connaissance de l'autre. Dans le même ordre d'idée, le texte censé orienter les cinq prochaines années vers la paix, le « Comprehensive Peace Agreement » (CPA), confère à Khartoum un statut primordial dans le processus de cohésion : « Khartoum shall be the capital of the Republic of the Sudan. The National Capital shall be a symbol of national unity that reflects the diversity of Sudan ». Ces paroles semblent déjà contredites avant même qu'elles n'aient pu être mises en vigueur si l'on juge la détérioration de la situation au Darfour et les conflits récurrents qui opposent le Président Al-Bashir avec son vice-Président sudiste Salva Kiir. Les dirigeants ne semblent pas encore prêts à laisser aux populations noires et chrétiennes la possibilité de s'identifier à Khartoum et de territorialiser à leur tour la capitale. Si les Sudistes ne sont pas incités à s'intégrer et demeurent perçus comme des étrangers, leur présence sporadique est néanmoins visible dans le centre-ville où quelques établissements chrétiens sont tolérés (et sans doute hautement surveillés). À travers la fréquentation de ces lieux, ils s'approprient l'hyper-centre, transgressant ici une espèce « d'interdit spatial ». Les Sudistes ont donc un espace vécu relativement limité, qui s'est élargi ou contracté au gré de la guerre et s'articule entre les quartiers périphériques, les espaces chrétiens du centre et les souks où nombreux y exercent des activités informelles. Leurs pratiques de la ville demeurent limitées, non pas dans les distances, forts longues, mais dans les lieux fréquentés, peu nombreux au final. La situation est appelée à évoluer, et ce d'autant plus que les Sud-Soudanais sont invités à se prononcer par référendum sur la possible indépendance du Sud Soudan en 2011.

Au terme de cette démonstration, il apparaît que la capitale est à la fois un instrument du pouvoir et un instrument de mémoire, allant jusqu'à permettre de (re)construire cette dernière lorsqu'elle fait défaut ou jure avec les ambitions politiques. La Mauritanie et le Soudan, à travers leurs vitrines que sont les premières villes du pays, ont entrepris de se rapprocher du monde arabe et entre autres, se sont servis de leur vitrine matérielle qu'est la première ville du pays. Cependant, cette réorientation identitaire ne peut se faire sans tenir compte des citoyens qui façonnent tout autant ce support spatial. Dans les deux cas, les villes ont vu leur morphologie et leur configuration changer, reformulées qu'elles furent par l'installation de nouvelles populations venues du Sud, non réellement attendues ni désirées. En tout état de cause, les gouvernements sont contraints de réajuster quelque peu leurs aspirations politiques.

Dans le nouveau contexte d'extraversion économique, la Mauritanie rejoint le Soudan dans le cercle très fermé des pays producteurs de pétrole. Grâce à cette manne, ces pays développent de grands espoirs en matière de

développement, ce qui se traduit par des changements urbanistiques d'envergure. L'espace urbain est de nouveau réquisitionné mais selon un nouveau registre. Pour arriver à s'ancrer à l'économie monde tout en restant accrochés à leurs idéologies, les régimes s'inspirent des places commerçantes ultralibérales de la péninsule Arabique. Cette fois-ci, les deux capitales semblent se retrouver derrière ces mêmes symboles architecturaux que sont les tours de Dubaï. On assisterait à une certaine uniformisation du modèle urbain « arabe » à travers la diffusion de l'exemple dubayotte, comme le démontre le nouveau projet de construction de cinq gratte-ciel qui doit prochainement débiter au centre-ville de Nouakchott. La capitale se prend à s'élever à l'image de Khartoum et de son Central Business District (« CBD Mogran ») qui commence à fleurir le long des berges du Nil.

Bibliographie

- Adil Mustafa Ahmad, 2000, "Khartoum blues: the 'deplaning' and decline of a capital city", *Habitat International*, n° 24, 309-325.
- Ahmed Einas, 2006, « L'islam politique au Soudan. Les islamistes à l'épreuve de la direction de l'État (1989-2004) », in B. Soars, R. Otayek (dir.), *Muslim Politics in Africa*, Palgrave Macmillan.
- Ba Cheikh Omar, Choplin Armelle, 2005, « Tenter l'aventure par la Mauritanie », *Autrepart*, n° 36, IRD, Paris, Armand Colin, 21-42.
- Baduel Pierre Robert (dir.), 1989, *La Mauritanie, entre arabité et africanité*, Aix-en-Provence, Édisud (*Revue du Monde musulman et de la Méditerranée*, n° 54).
- Bannaga Sharaf, 1992, *Unauthorized and Squatter Settlements in Khartoum*, Ministry of housing and public utilities, Khartoum State.
- Centre culturel français Saint-Exupéry de Nouakchott, 2006, *Nouakchott, capitale de la Mauritanie, 50 ans de défis : exposition « Nouakchott 1958-2006 » du 13 février au 5 mars 2006* / Centre culturel français Saint-Exupéry de Nouakchott/ Musée national de Nouakchott, Saint-Maur, Éd. Sépia.
- Choplin Armelle, 2005, « Le foncier urbain en Afrique : entre informel et rationnel, l'exemple de Nouakchott, Mauritanie », *Les Annales de géographie*, Paris, Armand Colin, n° 647, 69-91.
- Choplin Armelle, 2006, *Fabriquer des villes-capitales entre monde arabe et Afrique noire. Nouakchott (Mauritanie), Khartoum (Soudan), étude comparée*. Thèse de géographie, Paris, Université Paris 1.
- Comprehensive Peace Agreement*, 2005, *Gouvernement of the Republic of the Sudan, Sudan People's Liberation Movement/ Sudan People's Liberation Army*, United Nations
- Denis Éric, 2005, « Khartoum, ville refuge et métropole rentière, Mégapolisation des crises VS métropolité », in *Villes arabes en mouvement*, Paris, L'Harmattan, (*Cahier du Gremamo*, n° 18), 87-124.

Nouakchott et Khartoum, villes-capitales en périphérie du monde arabe

- El-Bushra E.S., Hijazi N.B., 1995, "Two millions squatters in Khartoum Urban Complex: The dilemma of Sudan's National capital", *Geojournal*, 505-514.
- Frérot Anne-Marie, Ould Mahboubi Sidi Abdallah, 1998, « Du parcours à la ville : l'imprévu », in Anne-Marie Frérot (dir.), *Espaces et sociétés en Mauritanie*, Tours, URBAMA (*Fascicule de recherches*, n° 33), 33-45
- Grégoire Emmanuel, Schmitz Jean (dir.), 2000, « Afrique noire et monde arabe, continuités et ruptures », *Autrepart*, Cahiers des Sciences humaines, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, n° 16.
- Lavergne Marc (dir.), 1989, *Le Soudan contemporain*, Paris, Karthala.
- Lavergne Marc, 1999, « Khartoum, de la ville coloniale au projet islamiste », in Anne-Marie Frérot (dir.), *Les grandes villes d'Afrique*, Paris, Ellipses, 148-164.
- Marchal Roland, 1989, « Le Soudan, terre d'asile », in Marc Lavergne (dir.), *Le Soudan contemporain*, Paris, Karthala, 575-578.
- Marfaing Laurence et Wippel Stephen (dir.), 2003, *Les relations transsahariennes à l'époque contemporaine, un espace en constante mutation*, Paris, Karthala-ZMO.
- OMI 2005, *IDP Intentions Concerning Return to their Place of Origin, Report on Survey Results*, 2 vol.
- Ould Cheikh Abdel Weddoud, 1999, « Vous avez dit "histoire" ? », in *Histoire de la Mauritanie, essais et synthèse*, Aix-en-Provence, Université de Nouakchott-Université de Provence-IREMAM, 7-49.
- Ould Cheikh Abdel Weddoud, 2000, « Cherche élite désespérément, évolution du système éducatif et (dé)formation des "élites" dans la société mauritanienne » in Pierre Bonte et Hélène Claudot-Hawad (dir.), *Élites du monde touareg et maure*, Aix-en-Provence, Édisud, 185-201 (*Cahiers de l'IREMAM*, n° 13-14).
- Ould Daddah Moktar, 2003, *La Mauritanie contre vents et marées*, Paris, Karthala.
- Pérouse de Montclos Marc-Antoine, 2001, *Migrations forcées et urbanisation : le cas de Khartoum*, Paris, Dossiers du CEPED, n° 63.
- Pitte Jean-Robert, 1977, *Nouakchott, capitale de la Mauritanie*, Paris, Université de Paris-Sorbonne.
- Pliez Olivier, 2003, *Villes du Sahara, urbanisation et urbanité dans le Fezzan libyen*, Paris, CNRS Éditions.
- Pliez Olivier, 2003, « Le Sahara, nouvelle frontière migratoire entre l'Europe et l'Afrique », *Diplomatie magazine*, n° 5, 70-74.
- Signoles Pierre, El Kadi Galila et Sidi Boumedine Rachid (dir.), 1999, *L'urbain dans le monde arabe. Politiques, instruments et acteurs*, Paris, CNRS Éditions.
- Taine-Cheikh Catherine, 1998, « Toponymie et urbanisation », in Anne-Marie Frérot (dir.), *Espaces et sociétés en Mauritanie*, Tours, URBAMA (*Fascicule de recherches*, n° 33), 77-87.